

LA PÊCHE MIRACULEUSE

Quand Jésus eut cessé de parler, il dit à Simon : Avance en pleine eau, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; toutefois, sur ta parole, je jetterai le filet. Et, l'ayant fait, ils prirent une grande quantité de poissons ; et, comme leur filet se rompait, ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque, de venir leur aider ; ils y vinrent, et ils remplirent les deux barques tellement qu'elles s'enfouaient. Simon Pierre, ayant vu cela, se jeta aux pieds de Jésus et lui dit : Seigneur, retire-toi de moi, car je suis un homme pêcheur. Car la frayeur l'avait saisi, et tous ceux qui étaient avec lui, à cause de la pêche des poissons qu'ils avaient faite, de même que

Jacques et Jean fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : N'aie point de peur, désormais tu seras pêcheur d'hommes vivants. Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quittèrent tout et le suivirent ¹.

(Luc, V, 4-11.)

Ces humbles bateliers, et à leur tête l'impétueux saint Pierre, avaient déjà été appelés par Jésus-Christ comme disciples; dès leur première rencontre avec le Maître, ils s'étaient donnés à lui. Ils reçoivent aujourd'hui une vocation nouvelle, la vocation d'apôtres, et ce jour est celui de leur consécration à l'apostolat.

Consécration mémorable! Elle a pour temple ces bords de la mer de Tibériade, si pleins de souvenirs pour les pêcheurs galiléens. Elle a pour pasteur consacrant, le Pasteur suprême, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le chef de l'Église. Elle a pour formule, du côté de Jésus-Christ, cette grande parole appuyée par un prodige symbolique. : « Désormais tu seras pêcheur d'hommes vivants », et

1. Ce discours a été prêché dans diverses églises, pour plusieurs consécérations de pasteurs. Nous le reproduisons sous sa dernière forme, en retranchant tout ce qui était personnel à chaque candidat.

du côté des apôtres, cette muette mais éloquente réponse : « Ils quittèrent tout et le suivirent ».

Méditons ensemble la belle scène évangélique que nous venons de lire et laissez-moi vous y montrer : d'abord le secret de l'œuvre du pasteur, l'assistance divine que nous fait toucher au doigt la pêche miraculeuse; ensuite le but de cette œuvre, le salut des âmes; enfin la condition de cette œuvre, l'abandon de tout pour suivre Jésus-Christ.

Pasteurs, mes chers collègues dans le ministère, en consacrant ce jeune frère ranimons en nous, au feu de l'Esprit, le don que nous avons reçu à pareil jour par l'imposition des mains. Et vous, membres de cette Église, par l'exposé des devoirs du pasteur, comprenez et mesurez les devoirs du troupeau !

I

Pendant toute une nuit, les pêcheurs du lac de Génésareth se sont consumés en efforts stériles : ils ont sillonné la mer dans tous les sens, et la mer s'est montrée avare. Ils ont jeté avec une infatigable persévérance le filet dans les ondes, et toujours ils

l'ont retiré vide. Les voilà tristes et découragés sur le rivage. Jésus vient à eux, et s'adressant à Simon : « Avance en pleine eau », dit-il. « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre. Toutefois, sur ta parole, je jetterai le filet. » Il le jette en effet dans les flots du lac ; bientôt on le retire avec effort ; le filet est si rempli qu'il risque de se rompre et que la barque elle-même semble plier sous le poids de cette abondance merveilleuse.

Ce miracle m'apparaît comme un symbole de l'impuissance humaine et de la souveraine puissance de Dieu. Qu'avez-vous vu sur cette mer qui roule dans ses vagues l'ignorance, les préjugés, les erreurs, les crimes et les souffrances de la pauvre humanité ? Vous avez vu la nuit ténébreuse et profonde. Quelques éclairs l'ont sillonnée : c'étaient les religions humaines ou les philosophies terrestres qui essayaient de résoudre le problème de notre destinée. Efforts impuissants, pêche infructueuse, impossibilité de ramener l'homme à Dieu, de le relever, de le consoler en renouant le lien brisé entre lui et son Créateur..., jusqu'au moment où Dieu lui-même lui est apparu en son Fils unique, dans les clartés d'un jour nouveau, et a dit à quelques pêcheurs galiléens : « Jetez le filet dans

la mer, et sauvez par la folie de l'Évangile cette humanité dont aucune doctrine terrestre n'a pu vaincre la corruption ni apaiser la souffrance infinie. En effet c'est à partir de Jésus-Christ et de ses apôtres qu'un mouvement irrésistible vers Dieu et vers le bien s'est déterminé au sein de notre race. Par le Christianisme tout a été renouvelé, absolument tout : les idées, les sentiments, la conduite, la famille, la société, la vie individuelle, la vie générale, et un monde nouveau a surgi du milieu des ruines de l'ancien. Ce n'est pas une vaine assertion, c'est un fait historique, c'est l'histoire elle-même. Impuissance de tout ce qui est humain pour guérir la postérité d'Adam, — puissance évidente de Celui qui est venu d'en haut, pour la réconcilier avec Dieu, voilà l'antithèse frappante exprimée par le symbole de la pêche miraculeuse.

Je voudrais préciser ce symbole en l'appliquant à l'œuvre du saint ministère. Pierre a travaillé seul, et le filet est resté vide. Pierre a travaillé avec Jésus-Christ, et le filet s'est rempli. Il en est ainsi du pasteur dont tout le travail serait stérile hors de la

parole du Maître, ou bien hors d'une communion vivante avec Lui.

La parole du Maître, nous ne devons en être que les échos. La vérité révélée est l'expression du dessein de Dieu pour sauver les hommes. Avons-nous le droit de l'altérer et de mettre notre petit savoir au-dessus de la pensée de Celui qui a dit : « Je suis la vérité » ? Ce serait ressembler à ces prophètes dont parle Ezéchiel, « qui suivent leur propre esprit, qui prononcent les visions de leur cœur et qui ne les tiennent pas de la bouche de l'Éternel ». Ce serait nous vouer par l'infidélité à l'impuissance. Sans doute nous devons nous approprier, le plus exactement possible, cette vérité éternelle ! nous devons l'approprier autant qu'il est en nous, à notre temps, à notre génération, à notre troupeau. Je n'ignore pas que le père de famille tire de son trésor « des choses vieilles et des choses nouvelles » ; qu'il y a dans la sphère religieuse, comme dans toute autre, une loi de progrès et de transformation, en même temps qu'une loi de tradition et de continuité. Mais si les conceptions et les applications du christianisme varient à l'infini, le fond de l'Évangile est immuable. L'homme créé pour l'obéissance, mais tombé par un abus de la

liberté et courbé sous la malédiction de la loi; — Christ, fils éternel de Dieu, se faisant homme pour sauver les hommes, les rachetant par sa vie sainte, sa mort expiatoire et sa résurrection glorieuse, les régénérant par son Esprit et les conduisant par une vie nouvelle, à la vie éternelle et bienheureuse du ciel, — voilà, dans ses grands traits, l'immuable vérité qui répondra jusqu'à la fin des siècles à la soif de l'âme humaine. Voilà ce que nous devons prêcher, mon frère, en temps et hors de temps, voilà la parole dont vous êtes le ministre. L'altérer, la voiler en quelque mesure, c'est l'infidélité : je le répète, c'est aussi l'impuissance : c'est la nuit, c'est l'effort stérile, c'est la pêche infructueuse. Ne croyez pas en effet — comme on vous le dira, à notre époque, comme vous le suggéreront peut-être vos propres défaillances — que, en vous relâchant de ces fermes doctrines, vous aurez plus de chance d'attirer les âmes. Non, ce qui les attirera, aujourd'hui comme toujours, ce ne sont point les négations, ce ne sont point les atténuations de la vérité; ce sont ses affirmations puissantes, car seules elles réveillent, et seules elles satisfont les besoins infinis du cœur de l'homme... Et si l'on vous dit que vous êtes un homme enchaîné au passé, il faut que cet opprobre

se change pour vous en titre de gloire ! Estimez-vous heureux d'être enchaîné, par le lien d'une foi indéfectible, au grand passé de la réformation, au grand passé apostolique, à la doctrine immortelle qui a fait tous les réveils, qui a fait les belles vies chrétiennes et les belles morts chrétiennes, et qui a arraché les âmes à l'océan de la corruption pour les déposer, rachetées et régénérées, au rivage céleste.

Mais il est une autre manière, tout en prêchant fidèlement la doctrine de Jésus-Christ, de se condamner à un travail stérile ; c'est d'agir hors d'une communion réelle et vivante avec Lui. L'œuvre du ministère n'est pas une œuvre humaine, c'est une œuvre divine, c'est « l'œuvre de Dieu ». Or comment accomplir l'œuvre de Dieu sans la force de Dieu ? On ne travaille pour lui, qu'en travaillant avec lui et par lui, en se plaçant en sa présence, en tenant ouverte, par la communication ininterrompue de la prière, cette source de grâce qui doit sans cesse arroser notre travail et nous donner ce que nous devons donner à nos frères. C'est ici la grandeur auguste, et en même temps, oserai-je dire ? l'inexprimable bassesse de notre charge : nous sommes les instruments de Dieu dans le cœur des hommes, mais nous ne sommes que des instru-

ments, et toute la valeur de l'instrument consiste à donner pleinement lieu à l'action de celui qui l'emploie. Jésus a passé trois ans et demi avec ses apôtres, et il a cherché à leur donner, non le sentiment de leur force, mais celui de leur faiblesse : « Hors de moi vous ne pouvez rien produire ». Et lui-même ne leur a-t-il pas montré par toute sa vie — de son baptême à sa mort — qu'il n'agissait jamais sans son Père, qu'il demandait tout, qu'il attendait tout de lui ? Hors de cette communion avec le Fils et avec le Père, qui nous fait les collaborateurs de Dieu, tous les actes de notre ministère sont formalistes et vains. C'est la nuit, c'est l'impuissance, c'est le filet jeté en vain dans les ondes, c'est la pêche infructueuse !

Je sais, mon jeune frère, ce qu'il en coûte à votre âge de se dépouiller ainsi de soi-même. La jeunesse est l'âge des illusions présomptueuses, l'âge où l'on se confie en ses propres forces. Dites à cette jeune femme, mère depuis quelques mois, que cet enfant sur le berceau duquel elle se penche, n'est pas une créature qui lui appartienne, une argile vivante qu'elle façonnera à son gré, dans

l'âme de laquelle elle gravera ses plus nobles empreintes, — cette jeune mère ne vous croira pas ! Il faudra les expériences amères de la vie pour lui démontrer son impuissance, et lui rappeler que Dieu seul est le maître des cœurs et des destinées. — Il en est de même du jeune pasteur. Au seuil de la carrière, comme il compte sur les lumières qu'il a acquises, sur les bonnes études qu'il a faites, sur les prédications solides et chaleureuses qu'il va faire entendre, sur les plans d'organisation qu'il a conçus, sur son courage pour affronter toutes les difficultés, sur son zèle pour tout entreprendre, sur cet ardent travail enfin que va récompenser une prompte et riche moisson !.... Et au bout de quelques années, triste, abattu, il dira, en s'humiliant devant son Dieu : « Oui, courage, zèle, études, prédications consciencieusement préparées... il faut tout cela, mais tout cela n'est rien sans le secours d'en haut, et c'est ce secours d'en haut que je n'ai pas cherché avant tout. O Dieu, j'ai travaillé sans toi, et mon travail a été stérile ! » Mes chers collègues dans le ministère, vieillis déjà au service de Dieu, nous avons fait cent fois l'expérience de notre néant... et c'est sur ce néant que nous comptons toujours ! Notre permanente tentation n'est-elle pas de nous

contenter de la vie extérieure, en négligeant la vie intérieure? de parler et d'agir en négligeant de prier, de remplir devoir après devoir, fonction après fonction, sans avoir été préalablement exposer notre âme à la rosée d'en haut et nous mettre en communication avec le courant divin, — en un mot de travailler à l'œuvre de Dieu, sans Dieu?... Étonnons-nous alors de la vanité de nos efforts : c'est la nuit, c'est l'impuissance, c'est le filet jeté vainement dans les ondes, c'est la pêche infructueuse! — Je me souviens qu'un jour, au moment de monter dans une chaire importante de Paris et de m'adresser à un nombreux auditoire, un ami pria avec moi dans la sacristie et dit dans sa prière : « O Dieu, enlève à celui qui va parler, toute force propre! » Cette parole me fit rentrer en moi-même. Eh! oui, je m'avançais, au moins en une grande mesure, avec ma force propre; je n'avais pas assez dit à mon Sauveur : « O divin Maître, tiens-toi à côté de moi, parle par moi, travaille par moi! » Ah! il m'a été donné de connaître quelques serviteurs de Dieu qui agissaient dans une communion visible et intense avec Lui : parfois ils étaient ornés des plus beaux dons de l'intelligence, parfois ils n'avaient que des facultés ordinaires et sans éclat; mais lorsqu'ils

parlaient du haut d'une chaire, on sentait bien qu'ils sortaient d'un cabinet de prières ! C'est la force de Dieu qui grandit la puissance des plus grands et qui élève la bassesse des plus petits. Ah ! dans la lumière du dernier jour, celui qui comptera sur l'éternel rivage le plus d'âmes recueillies par lui dans le filet de la parole, ce ne sera pas le prédicateur le plus brillant et le plus couru, ce sera celui qui, célèbre ou obscur, aura le moins compté sur lui-même et se sera profondément anéanti devant Dieu.

II

Trouvez-vous que j'exagère cette nécessité de l'assistance divine ? Mais il suffit de considérer, pour comprendre que je ne l'exagère pas, le but du ministère, le salut des âmes : « Désormais tu seras pêcheur d'hommes vivants ».

Si le ministère n'était qu'une vocation humaine, si le pasteur était, selon une conception populaire, mais insuffisante, un personnage affable, bienveillant, l'ami des vieux comme des jeunes, le conseiller respecté des familles, l'arbitre des différends qui peuvent s'élever entre elles, — ce serait là une

mission touchante sans doute, mais les vertus de l'ordre humain pourraient y suffire. — Si, d'après une conception plus virile que Victor Hugo applique au pape idéal rêvé par son imagination grandiose, le pasteur était le courageux philanthrope partant en guerre pour redresser tous les abus et guérir toutes les misères sociales,

Voyant les maux nombreux plus que les grains de sable,
Les forfaits plus épais que les branches des bois :

certes ce serait là une mission plus belle encore, mais une âme passionnée et vaillante pourrait l'accomplir. Le ministère doit être cela sans doute, et malheur à celui qui s'isolerait dans une fausse spiritualité, négligeant les devoirs purement humains et la pratique du bien sous toutes ses formes : mais le ministère est plus que cela ; il est le noble souci des âmes, le travail direct accompli par l'ordre de Dieu et par la force de Dieu, pour les arracher à l'empire du mal et les conduire à la vie éternelle.

Pêcheurs d'hommes vivants, voilà bien la haute signification qui s'attache à tous les actes de notre vie pastorale :

Nous montons en chaire. Pourquoi ? Pour traiter de la manière la plus fidèle, la plus convaincante et

la plus impressive, un point de théologie ou de morale et pour recueillir l'approbation, — je n'ose pas dire les compliments de l'auditoire? — Ce serait singulièrement abaisser et dénaturer la chaire chrétienne. Non, c'est pour émouvoir à salut, quelle que soit la face de la vérité que nous leur présentions, les âmes vers lesquelles le Seigneur nous envoie, et pour les presser de se convertir « des choses vaines au Dieu vivant ».

Nous instruisons des catéchumènes. Est-ce pour leur donner une leçon comme une autre et leur assurer un degré suffisant de connaissances religieuses? Non, quelle que soit l'importance de l'enseignement, c'est au cœur que nous devons viser, en conjurant ces jeunes âmes de se donner, dès le printemps de la vie, au Dieu de l'évangile.

Nous faisons une visite pastorale. Qu'elle soit « pastorale », en effet, et non pas seulement banale et mondaine! J'ai entendu parler d'un jeune pasteur qui se serait fait une loi de ne quitter jamais la maison d'un de ses paroissiens sans avoir prié avec lui. J'ai admiré ce jeune pasteur!

Nous pouvons être appelés auprès d'un malade. Ah! c'est ici surtout que la charge d'âmes devient pressante. Avec tous les ménagements de la charité,

mais aussi avec la sainte ardeur de la fidélité chrétienne, soyons à cette heure solennelle les ambassadeurs de Christ, et supplions cette âme « de se réconcilier avec Dieu par le sang de la croix ».

Ainsi de tous les autres devoirs de notre ministère. Pêcheurs d'hommes vivants ! Telle est notre vocation : plus haute que toutes les vocations terrestres, plus haute que celle des hommes politiques ou des hommes de guerre, même les plus grands ; plus haute que celle du magistrat, même le plus animé de ce qu'on a appelé la passion de la justice ; plus haute que celle des savants dont les découvertes sont des bienfaits ; plus haute que celle des philanthropes luttant généreusement contre les souffrances humaines ! Notre vocation appartient à l'ordre divin et éternel. Le pasteur va droit à l'âme, c'est-à-dire à ce qui, dans l'homme, touche à Dieu et au monde invisible. C'est l'âme qu'il cherche, qu'il découvre, qu'il honore, quel que soit le vêtement qui la couvre, pauvreté ou richesse, ignorance du savoir, obscurité ou gloire, barbarie ou civilisation. Il en est le défenseur, il en est le chevalier ; il la dispute, dans un saint combat, au positivisme du jour qui voudrait l'enfermer dans la prison des choses visibles, à l'athéisme qui voudrait

lui ravir son objet, son principe, sa fin, le Dieu vivant; il la dispute aux jouissances grossières ou raffinées qui voudraient l'éteindre et l'identifier à la chair périssable. — Il arrive enfin jusqu'à elle, et, à travers tous les obstacles, il la saisit, il la trouble, il l'humilie par le sentiment de sa misère : « Souviens-toi d'où tu es déchue et te repens ». — Mais aussitôt après, il la relève : « Regarde et crois ! Voici les compassions de Dieu, voici le pardon gratuit qui tombe du Calvaire, voici le ciel qui s'ouvre et l'Esprit qui en descend ; un élan de foi, et tout cela t'appartient !... » Qui dira la joie, de celui qui conduit ainsi une âme à son libérateur ? Parfois le Pasteur suprême nous laisse voir cette œuvre qu'il a accomplie par nos faibles mains : une jeune âme convertie, une famille où désormais les joies sont sanctifiées et les peines consolées, un mourant qui s'en va en paix, prêt à traverser le défilé de la mort en s'appuyant sur le bon Berger..... D'autres fois, nous ignorons..... Mais là haut, quand nous verrons un cortège d'âmes fraternelles venir à notre rencontre, quelle félicité dans la félicité éternelle !... Vocation surhumaine, joie surhumaine ! « Ne crains point, tu seras désormais pêcheur d'hommes vivants ! »

III

Voilà l'appel du Maître aux apôtres. Et voici leur réponse qui n'est pas une parole, mais un acte impliquant toute une vie : « Ils quittèrent tout et le suivirent. »

Cette réponse doit être aussi la vôtre, mon jeune frère. Il faut mesurer d'emblée toute l'étendue du sacrifice et s'élever à toute sa hauteur. Il faut nous demander si, en temps de persécution, en temps d'épidémie, en temps de guerre, nous saurions mourir pour la vérité. Jésus exige de nous le sacrifice possible de notre vie, et le monde l'exige aussi, rendant par là un involontaire hommage à l'Évangile, et proclamant que l'héroïsme est de rigueur chez les ministres de Jésus-Christ. Grâce à Dieu, l'Église chrétienne, dans tous les temps et dans toutes les communions, en a donné l'exemple. Si le catholicisme peut montrer ses sœurs de charité, ses missionnaires prêts à affronter la contagion et même le martyre, ses évêques mourant sur une barricade, ou dans le chemin de ronde de la prison de la Roquette — le protestantisme peut montrer les tombes de ses aumôniers sous les murs de Sébastopol, de ses missionnaires sur la

terre brûlante du Sénégal, et plus près de nous, la tombe, déjà ancienne, de ce jeune pasteur de la Drôme qui parcourait, malade lui-même, son village décimé par le choléra, et qui rentrait pour mourir... S'immoler pour son troupeau, cela est sublime, mais cela est tout simple pour un ministre de Jésus-Christ!...

Dieu peut ne pas nous demander ce suprême sacrifice. Mais, en revanche, il nous demande le sacrifice permanent de nous-même, qui est peut-être plus difficile, parce qu'il est de tous les jours, sans éclat, sans auréole. Il faut lui sacrifier, sans hésiter, tout ce qui pourrait, en quoi que ce soit, nuire à notre ministère : — ces convoitises, ces passions que tout chrétien doit immoler, mais à plus forte raison le pasteur, qui est le chrétien d'office, et qui doit être le modèle des fidèles; — ces défauts de caractère qui peuvent compromettre notre autorité sur les âmes, — emportement ou faiblesse, paresse ou légèreté; — cet attachement aux biens terrestres qui pourrait laisser croire que notre ministère n'est qu'un métier, et nous empêcher de faire la part sacrée du pauvre que le pasteur, serait-il pauvre lui-même, doit toujours faire avec joie; — ces délassements légitimes d'un intérieur de famille, ces jouissances

intellectuelles, ce travail paisible du cabinet auxquels il faut savoir renoncer dès que le devoir le commande. Oui, il faut tout subordonner, — goûts, projets, études, plaisirs, intérêt personnel, affections domestiques, — au service de Dieu et de nos frères, et ne pas reléguer au siècle apostolique la grande parole : « Ils quittèrent tout et le suivirent. » Encore une fois, le monde l'exige de nous, aussi bien que notre Maître. Et si nous nous refusons au dévouement, il nous méprise, et il méprise avec nous l'Évangile de Jésus-Christ.

« L'Évangile des gens du monde, disait Massillon, est la vie des prêtres dont ils sont témoins. Ils regardent le ministère comme une scène à débiter de grandes maximes qui ne sont plus à la portée de la faiblesse humaine; mais ils regardent notre vie comme la réalité, et le véritable rabais auquel il faut se tenir. » — Le rabais! l'Évangile au rabais, la piété au rabais!... Ah! mes chers collègues dans le ministère, il me semble que je sens cette parole s'imprimer comme un fer brûlant sur mon front et sur les vôtres; et j'éprouve le besoin de demander pardon à Dieu et à l'Église pour mes infidélités et pour les vôtres.

Jeunes pasteurs, qui avez devant vous les belles

années, les longs espoirs,... dépassez-nous en foi, en dévouement pour servir Jésus-Christ, pour servir cette noble Église réformée de France dont le grand passé est notre titre de gloire, dont l'avenir est entre vos mains, — car elle sera ce que vous serez vous-mêmes !

Et vous, mon jeune frère, sur qui sont fixés tous les regards et qu'enveloppent tant de prières, entrez aujourd'hui, entrez, saintement troublé, mais vous confiant au Dieu de l'Évangile, dans le ministère que nos mains vont vous conférer. Emportez dans votre cœur, comme une triple force, ces trois paroles bibliques :

Hors de moi vous ne pouvez rien faire.
Désormais tu seras pêcheur d'hommes vivants.
Ils quittèrent tout et le suivirent.

Amen !
